

Perversités ordinaires

La politique de l'image : une jouissance sans perte ?

Gabriela Alarcón

Je pourrais vous poser la question suivante : quelle est l'image de la politique aujourd'hui ? Ou approfondir avec vous la façon dont la politique s'appuie sur la propagande, sur les réseaux sociaux et les selfies, pour construire des images séduisantes, aguichantes. Des images immédiates qui véhiculent les messages d'une politique destinée à avoir une prise tout aussi immédiate, sans le temps de la réflexion. Toutes ces questions me renvoient au thème que je souhaite affronter aujourd'hui avec vous, à savoir : la politique de l'image. Au-delà de l'image de la politique, qu'entend-t-on par « la politique de l'image » ? Au moment où je réfléchissais au titre de mon intervention, je pensais aux transsexuels avec lesquels je travaille à l'hôpital. Dans le mot « trans-sexuel », il y a le signifiant sexuel, ce qui est trompeur car toutes leurs préoccupations tournent autour d'une image : la femme qu'ils voudraient incarner. Et pour conformer leur corps à cette image tyrannique qui conserve une jouissance sans perte, ils sont disposés à payer avec une « livre de viande ». Les trans ont pu le demander – et parfois le prétendre – dans une société où la science est convaincue que tout est possible. Le progrès de la science et de la technologie est en train de modifier le rapport que l'homme entretient avec le langage. Nous vivons dans un monde saturé d'images. Des images si prégnantes qu'elles en arrivent à altérer notre capacité à penser, élaborer et interpréter de manière symbolique les événements qui se produisent. Quelle incidence cela a-t-il sur notre subjectivité ? Et sur les liens sociaux ? Comment rester lucides face à cette prédominance de l'image qui endort notre capacité de penser ?

Nous assistons à des transformations qui frappent la sphère intime, familiale et sociale, et nous interrogent sur le rapport que les personnes entretiennent avec la parole. Lacan réussissait très bien à déchiffrer ces changements, à faire une lecture critique de ces transformations en démontrant que la dimension de l'inconscient et la dimension sociale sont indissociables. Au cours d'une leçon du Séminaire « La logique du fantasme », Lacan affirme : « *Je ne dis même pas "la politique, c'est l'inconscient", mais tout simplement "l'inconscient, c'est la politique".* »

Dans les années 70, Lacan proposait un discours inédit, celui du capitaliste. Contrairement au discours du « maître » qui impliquait une perte et la division du sujet, le discours capitaliste affirme que tout est possible. La réalité que nous vivons aujourd'hui n'est pas très encourageante pour le futur de notre culture. Personne n'échappe à cette logique. Le discours du maître est aujourd'hui de plus en plus infiltré par le discours du capitaliste qui vise à effacer la castration, à promouvoir le « tout est possible », à fournir à chacun l'objet de

jouissance qui comblerait la division subjective et redonnerait un surplus de jouissance ; le discours capitaliste incarne l'impératif du super moi de jouir toujours davantage, en incitant les sujets à une consommation autiste d'objets. Les images nous interpellent en tant que consommateurs. La société du spectacle, telle que l'a baptisée Guy Debord en 1968, et la société de consommation sont les deux faces de la même médaille, l'association parfaite pour la propagation du discours capitaliste qui s'est désormais imposé, faisant ainsi apparaître une nouvelle économie psychique. « *Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.* », précise Debord, bien avant l'ère des selfies des posts et des réseaux sociaux.

Si l'inconscient, c'est la politique, n'oublions pas que la politique de la psychanalyse, c'est son éthique. Dans sa pratique, l'analyste est porteur d'une éthique. Non seulement lorsqu'il écoute le discours de l'analysant, mais aussi dans ses rapports avec des collègues, lorsqu'il s'interroge pour tenter d'étudier en profondeur les phénomènes sociaux et les transformations culturelles qui déterminent et constituent la subjectivité de son époque. Dans « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », Lacan affirme : « *Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages* ». Le devoir éthique de l'analyste est de se maintenir à la hauteur de la subjectivité de son temps, conscient *de sa fonction d'interprète*, non pas pour réparer le malaise, mais bien pour permettre qu'il s'articule dans le discours de l'analysant, en saisissant sa singularité dans l'expression de sa parole. Les éléments discrets qui composent la langue contrastent l'illusion de complétude alimentée par les images, mettant le parlêtre devant le fait accompli qu'il est divisé par le langage. H. Arendt affirme : « *Dès que le rôle du langage est en jeu, le problème devient politique par définition, puisque c'est le langage qui fait de l'homme un animal politique* ». Le parlêtre se trouve dissocié par le signifiant entre ce qu'il dit d'une part et ce qu'il voudrait dire d'autre part, c'est-à-dire entre l'énoncé et l'énonciation. L'auteure de la théorie de la « banalité du monde » évoque la dimension politique du langage pour l'homme. Une dimension inéluctable dans la mesure où celui-ci est responsable de sa propre énonciation, même s'il aurait parfois envie de s'en débarrasser.

Prenons un exemple récent de la scène politique italienne. L'Italie a connu au mois d'août une crise politique baptisée la « crise de ferragosto », du nom de la fête du 15 août. L'acteur principal de ce rebondissement dans la vie politique déjà mouvementée du pays était le vice-président du Conseil et ministre de l'intérieur, Matteo Salvini. Le 8 août, Salvini a fait éclater l'alliance avec le M5S (Mouvement 5 étoiles) qui était à la tête de l'exécutif en déposant une motion de défiance contre le Président du Conseil Giuseppe Conte. Une manœuvre qui est intervenue alors que Salvini, avait programmé, pendant les deux premières semaines d'août, une tournée estivale « Like a Popstar. Like Jovanotti » : sur les plages de la péninsule, Salvini

a rencontré des gens en maillot de bain pour « gagner des voix », se prêtant aux selfies et autres situations informelles. Ce qui est intéressant, c'est qu'il semblerait avoir à un moment changé d'avis. Mais sa volonté exprimée de retirer sa motion de défiance, et donc de faire marche arrière, n'a pas été entendue. Pour le gouvernement, c'est un nouveau scénario, impensable jusqu'à présent, qui s'est profilé : le M5S a conclu une nouvelle alliance avec le parti de l'opposition, le PD, avec lequel il avait fermement refusé un an plus tôt de collaborer pour former un gouvernement. Permettez-moi de vous livrer quelques réflexions que je tire de cette politique o-bscène, qui frôle la comédie – mais une comédie qui ne fait pas rire.

La première, c'est qu'il n'est pas possible de se défaire de sa propre énonciation. On est frappé par l'ingénuité du ministre Salvini qui voudrait effacer l'énoncé après avoir « changé d'avis »... Mais le sort était jeté et les effets de son énonciation s'étaient déjà propagés, générant à sa grande surprise une configuration bien différente de ce qu'il avait imaginé au moment où il avait déchaîné la tempête et jeté son pavé dans la mare. La parole produit des effets, l'énonciation joue un rôle tiers et malgré sa volonté de revenir en arrière en modifiant son énoncé, les effets de son énonciation, incalculables, ne pouvaient plus être effacés.

Les limites deviennent poreuses, elles disparaissent ou sont supprimées. Tout paraît possible : cette nouvelle configuration qui a vu le jour, l'alliance entre deux factions opposées... À l'improviste, tout a disparu. Dans le récit d'Alice au Pays des merveilles, où règne le principe de la non-contradiction, les choses les plus improbables deviennent possibles. Tout devient possible selon l'occasion ; la perversion ordinaire est à l'ordre du jour.

Dans son ouvrage « Un monde sans limite » (1997), Jean-Pierre Lebrun s'interroge sur l'incidence du développement des technosciences sur nos subjectivités et explique comment cette transformation provoque le discrédit de l'autorité paternelle, dans la famille et dans la sphère sociale, et affirme que « *la fonction paternelle dépend de la forme dans laquelle la société ratifie son intervention* ». En privant le père de son autorité, le discours scientifique remet en cause l'élément tiers qui établit l'altérité de l'ordre symbolique. La légitimité de la science ne repose pas sur un élément tiers, mais bien sur la cohérence interne des énoncés. Il s'agit d'un ensemble de savoirs acéphales, affirme Lebrun, qui promet un nouveau mode de lien social : une fois brisée, la relation maître-sujet est remplacée par la relation savoir (acéphale)-sujet. Lyotard avait soulevé la question de l'avenir d'une ère postmoderne grâce à la révolution numérique qui allait faire sauter le rapport de l'homme au savoir. Avec la perte de crédibilité des grands récits et la démocratisation des connaissances, se posait le problème de la légitimité des sciences qui auraient dû convaincre le grand public de leur efficacité. Au contraire, la science semble aujourd'hui se poser comme LE savoir de référence et, avec l'évaporation du père, on observe une grande difficulté des sujets incarnant un rôle d'autorité à exprimer une parole légitime sans besoin d'aide extérieure. Voici le commentaire de Lebrun : « *Le lien social, induit par le développement de la science, promotionnera une organisation pluricentrique et horizontale du champ social* ». Une prévision corroborée par l'analyse de ce qui se passe chez nous, à la maison, à l'école, dans la société.

J'ai lu récemment sur un site dédié aux professionnels de santé un article qui affirmait qu'« *il est très dangereux que Google se transforme en médecin, mais encore plus dangereux que les médecins deviennent Google.* » L'auteur de l'article, anonyme, affirmait en substance que « *la valeur de l'information réside dans sa pertinence et non dans l'abondance* », mais aussi que « *l'information ne suffit pas, il faut savoir quoi en faire* ». Quels sont les paramètres qui nous permettent de distinguer ce qui est pertinent de ce qui ne l'est pas ? Mais avant cela, il convient de s'interroger, dans l'embrouillamini d'Internet, sur ce qui peut être digne de confiance et ce qui ne l'est pas. On utilise la connaissance (le savoir) et l'information comme deux choses distinctes. Aujourd'hui on recherche sur Internet... un savoir acéphale. L'idée de tout avoir à portée de clic, sans parler de l'immédiateté sans effort avec laquelle on peut avoir accès à l'information, réduit la transmission à des termes purement pragmatiques, à un simple flux d'informations, où l'énonciation perd de son importance. Si le savoir est acéphale, si on le réduit à un simple copier-coller, alors que dire du transfert ? Qu'en est-il alors du rapport de l'homme à la parole ? La psychanalyse, en tant qu'expérience de sa propre division et de son accès à un savoir singulier, unique, est un instrument de résistance dans cette époque d'égarement.